

Espace familial, exil et retours d'exil

L'identité est définie avant tout par la filiation, et la souffrance de l'exil se rapporte d'abord à la famille, plus qu'au pays ou à l'ethnie. Aussi l'auteur analyse-t-il ce qui se passe lors des ruptures d'exil, lors de ces retours ponctuels préfigurant un hypothétique retour définitif.

Il tente de penser son statut personnel d'exilé en le confrontant à sa position par rapport à un espace familial qui, année après année, finit par se confondre avec le cimetière du village.

C'est en ce sens que la condition de l'*aghrib* - l'exilé - rejoint celle de tous les exclus.

par **Atmane Aggoun***,
chercheur en sociologie,
université de Paris-V

Alors que se succèdent les occupations d'églises par les déboutés du droit d'asile, que se raidissent les positions sur le sort qui doit leur être réservé, que le thème de l'immigration domine le débat politique, que le monde vit au rythme des affrontements identitaires par retours de mémoire ou, au contraire, par amnésie, la thématique de l'exil s'impose de façon urgente. L'étude de ses enjeux importe d'autant plus que les migrations, et plus généralement la globalisation, transforment les relations entre cultures, entre langues, engendrent de nouvelles identifications, et forgent un nouveau peuple métis, insurgé contre la dictature de la pureté. Ses porte-parole s'emparent des mots pour renvoyer à la face du monde la question posée et éludée par la modernité, celle de la singularisation de l'individu, désormais mis face au choix de ses identités et de ses mondes, et à la mondialisation des possibles.

Exilés, nous le sommes tous dès lors que nous avons quitté le ventre maternel, même si certains le sont plus que d'autres, quand la "rupture originelle" est ravivée par le déracinement ou la marginalisation. Il y a quelque chose de commun entre les migrants, projetés dans une société qui les dépossède d'eux-mêmes par assignation identitaire, et les "exclus" de nos sociétés modernes. Entre les "sans-papiers", les "sans-abris", les "sans-droits" et les "sans-voix", ceux qui sont sans passé ou sans avenir, il y a le manque en partage. Pensé à travers la fiction, l'anthropologie ou la psychanalyse, le sentiment d'exil – qu'il soit exil choisi du migrant ou exil forcé (exode) du réfugié, "exil errant" qui confronte à l'altérité ou "exil intérieur" qui isole et morcelle le sujet – dévoile à chaque fois la double dimension singulière et universelle de la souffrance, du manque.

Ainsi, chez Ahmed Zitouni, c'est une "blessure d'enfance", la perte de l'innocence par la conscience de la guerre, la disparition des proches⁽¹⁾. Chez Paul Smaïl, c'est le manque d'êtres chers – le frère et le père – et de racines connues, réveillé par le déni d'existence⁽²⁾. Chez

1)- Ahmed Zitouni,
Une difficile fin de mois,
Cherche-Midi, Paris, 1998.

2)- Paul Smaïl, *Vivre me tue*,
Balland, Paris, 1997.

* Atmane Aggoun a publié plusieurs articles, entre autres dans *Les annales de la recherche urbaine*, n° 90, 2001 : "Voisins en France et au Maghreb. Bruit des retrouvailles et silence domestique", et dans *Migrations sociétés*, vol. XIII, n° 73, janvier-février 2001 : "Le projet de vie de l'adolescente d'origine maghrébine en situation de réussite scolaire".

Loïc Barrière, c'est, pour Adel, la nostalgie de la terre natale attisée par un défaut de visibilité et de dignité⁽³⁾. Le Denis de Daniel Prévost vit l'exil comme un étouffement de ses origines par le "vide affectif" construit par sa mère et son beau-père⁽⁴⁾. Pour tous, c'est un manque d'identité. Loin de la figure exotique de l'immigré, l'exilé est celui qui éprouve, dans l'intériorité, l'universalité de sa quête existentielle et identitaire, et par là même cherche à dominer l'angoisse. Celle qui le saisit lorsqu'il revient parfois au pays, ou lorsqu'il perçoit que le décollage de l'avion ne l'arrache pas seulement à l'attraction terrestre mais à son existence sur la Terre : à lui-même de se faire autre mais toujours lui-même.

3)- Loïc Barrière, *Le voyage clandestin*, Seuil, Paris, 1998.

4)- Daniel Prévost, *Le pont de la révolte*, Denoël, Paris, 1997.

La généalogie au centre de l'exil

Faire émerger la souffrance humaine et l'interpréter, c'est le projet que se donne la clinique de l'exil. Elle fait l'objet d'une réflexion pluridisciplinaire. S'interrogeant sur les incidences de l'exil sur le psychisme, la psychiatrie mobilise psychiatres, juristes et anthropologues autour de la problématique de l'origine et du sujet dans la migration, pour comprendre *in fine* comment l'exilé maintient une permanence entre l'identité et l'origine dans sa transformation d'être *atopos* ("sans lieu") en être "assigné à une place", comment il réordonne ses appartenances et redéfinit ses références pour réunifier le "dedans" et le "dehors" et éviter la rupture, tant par rapport aux ancêtres que par rapport au groupe d'accueil. Ou au contraire, pourquoi, redoutant de devenir étranger à son origine ou d'y débusquer une part d'étrangeté, il s'enferme dans "l'obsession du lieu". C'est en effet de l'expérience du "hors lieu", explique Fethi Benslama⁽⁵⁾, que naît la souffrance, alors que l'existence de l'homme est d'abord consacrée à constituer son espace, sa famille, son lieu de vie, et à forger les mythes de son origine, à fonder ce qui lui donne abri contre l'errance et l'oubli, ce qui lui permet de transmettre sa trace par-delà sa mort.

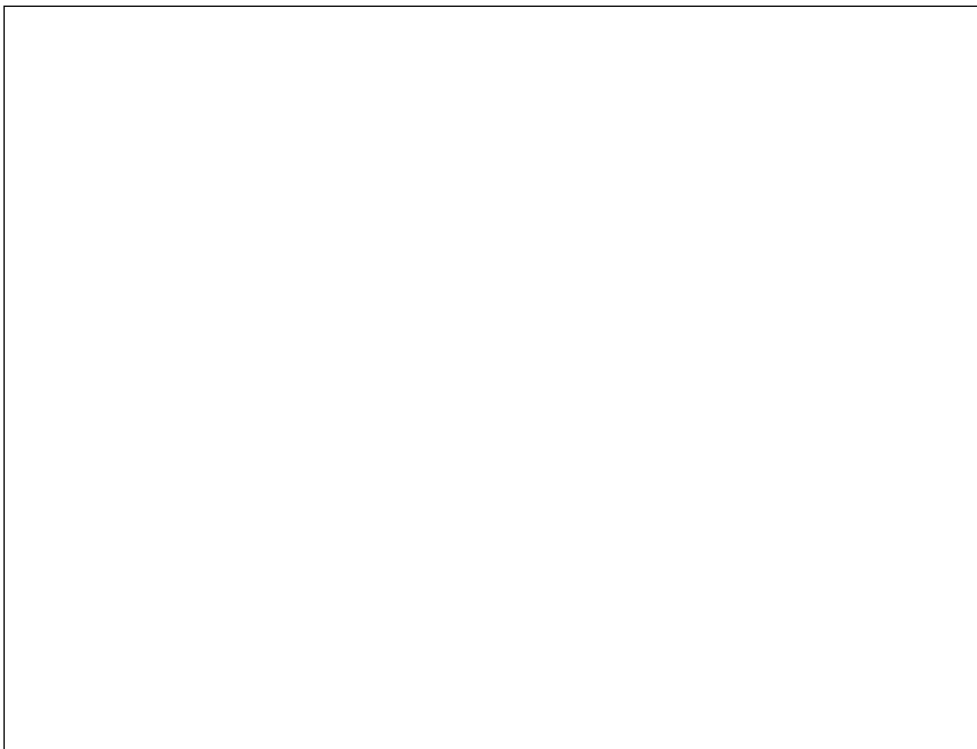
Les dispositions légales touchant au retour saisonnier de l'exilé, vacances familiales ou congés professionnels, reviennent à assimiler l'enfant du pays au touriste ordinaire.

5)- In Fafia Djardem (dir.), *Quelle identité dans l'exil ?*, L'Harmattan, Paris, 1997.

On comprend que la question généalogique soit au centre de l'exil, puisque c'est par l'institution de la filiation, la première marquant l'identité humaine, que les hommes se différencient et prennent conscience de leur solitude. Comment l'intégration est-elle alors possible dans l'exil ? La question est pertinente dans le cas du primo-arrivant nostalgique de ses attaches originelles, chez lequel l'exil géographique peut se doubler d'un "exil en soi", sous la forme d'une crispation identitaire interprétée par la psychanalyse comme une résurgence du désir incestueux de retourner dans la matrice originelle par crainte de voir disparaître ce qui l'a institué. La question est également pertinente dans le cas de ses descendants : quand,

n'ayant reçu pour transmission que celle de "l'impasse", ils sont incapables de poser leur subjectivité à la croisée de deux systèmes de représentation du monde, ou à l'inverse, lorsqu'ils portent l'héritage du deuil et du sentiment d'échec que leurs parents ont enfoui derrière ce mythe à fonction "antidépressive" que constitue l'espoir du retour à l'espace natal.

Si l'exil désigne, dans un premier sens judiciaire, "*l'expulsion de quelqu'un hors de sa patrie avec défense d'y rentrer*", il concerne, dans un second sens, "*l'obligation pour quelqu'un de séjourner hors d'un lieu, loin d'une personne qui sont regrettés*". Ce second sens,



© Joss Dray/IM/média.

Dans un village kabyle. Privée de l'un de ses membres, la famille a tendance à fonder une nouvelle cohésion où l'absent a de moins en moins sa place.

dérivé, définit assez bien la nature et les modalités de l'expérience que j'ai de cet exil, lequel, pour ce qui me concerne et sans être un choix délibéré et assumé, n'en reste pas moins volontaire. Il va de soi que les désagréments qu'engendre pareille situation peuvent, à tout moment, être tempérés par des retours plus ou moins espacés, fréquents ou prolongés vers ce lieu, cet espace qui manquent à divers degrés. Je retiendrai, avant de rentrer dans le vif du sujet, deux points.

Premièrement, cette expérience personnelle de l'exil ne me semble pas pouvoir être séparée d'une autre, plus large, qui l'engloberait : celle que vivent de très nombreux individus, appelés généralement émigrés. Le caractère "général" que revêt l'émigration-immigration ne va pas

sans entraîner quelques conséquences, dont certaines relatives à cet “espace” qui nous occupe. Deuxièmement, l’exil, vécu sur du regret et du drame individuel, rend paradoxalement l’espace familial plus présent, lui donne une existence moins abstraite⁽⁶⁾. Tout se passe en effet comme si la coupure et le manque qu’instaure l’exil devenaient nécessaires et propices à une “rêverie” sur l’espace familial.

6)- À propos du vécu des exilés kabyles, voir le livre de Mohand Khellil, *L'exil kabyle*, L'Harmattan, Paris, 1980.

Une perception pervertie de la réalité

La définition la plus courante de l’exil insiste sur l’idée de séparation ou d’arrachement. Notons tout d’abord, dans le cadre de ce propos, que cette notion d’exil se réfère à un lieu, à un espace précis et jamais à une famille ou à des personnes. Il semble qu’on ne puisse pas s’exiler volontairement de sa famille, de son clan, de son ethnie. La famille, contrairement à l’espace, continue d’être présente dans l’individu qui la représente, par un simple effet de métonymie. Elle ne cesse pour ainsi dire jamais, se maintenant même ailleurs et parfois très loin de ses bases. La famille comme mythe plus que comme concept serait transpatiale, tout au moins du point de vue qui nous concerne.

L’exil crée donc une césure irrémédiable entre l’espace originel et soi⁽⁷⁾, où s’étend désormais une sorte de *no man’s land*. Ce “non-espace” tend à devenir incertain, pour diverses raisons souvent confuses. Il occulte l’espace originel au fur et à mesure que les liens à celui-ci se distendent, se ramollissent. Tout exilé a connu ou connaît ce problème d’effacement. Il y aurait peut-être à s’interroger sur la perception qu’a l’exilé de cet espace intermédiaire. Je le définirais pour ma part par deux de ses caractéristiques, à savoir :

7)- Nous avons analysé cet aspect dans une étude, dont les premiers résultats sont publiés. Voir Atmane Aggoun, “Quel psy pour le migrant âgé ?”, in *L'homme et la société*, n° 139, janvier 2001.

- Premièrement, c’est un espace réel, mesurable. Ainsi, entre Paris et Béjaïa, en Kabylie, la distance est de 1 800 kilomètres, soient deux heures de vol ou dix-huit heures de traversée par bateau. Ces données vérifiables représenteraient un espace objectivement concevable.

- Deuxièmement, c’est un espace fantasmé et imaginaire dans lequel viennent se déverser toutes ces raisons troubles et inconscientes par lesquelles se justifierait et se maintiendrait la situation d’exil.

L’exil est à l’origine d’une grande rêverie sur l’espace, rêverie vécue sous le signe de la nostalgie, voire du deuil. Je tiens ici à livrer, sous la forme de constatations, quelques-unes des réflexions que m’inspire ma qualité d’exilé.

Les années passant, je m’aperçois que cette perception de “mon” espace algérien s’étrique, se coagule autour de nœuds et de reliefs, dans le sens résiduel de ce dernier terme. La mémoire des lieux est elle-même affectée. Il me devient de plus en plus malaisé de raconter ma ville. Lorsque je tente malgré tout de le faire, je m’aperçois que superposant deux topologies sans lien réel entre elles, je fabule : perte de réalité d’un espace dont je fus familier. L’exil pervertit la perception de cet espace global. Cette perversion a lieu par le biais de cette vague

chose qu'est le tourisme. Je parviens en effet difficilement à faire la différence entre un touriste ordinaire et moi-même. Le tourisme est la représentation de mon propre espace vu par les autres et devenant une entité marchande. Le cliché touristique est la trahison d'une essence qui m'est intime et dont la dépossession m'est signifiée. Effets donc de méconnaissance ou de non-reconnaissance. Notons au passage que les dispositions légales touchant au retour saisonnier de l'exilé, vacances familiales ou congés professionnels, reviennent à assimiler l'enfant du pays au touriste ordinaire. Exiger de l'émigré qu'il s'acquitte d'un pécule touristique n'est-il pas une manière de lui faire sentir qu'il ne rentre pas "chez lui" ? qu'il n'a plus d'espace qui lui soit propre ?

Le changement de statut de l'exilé

Les ruptures d'exil correspondent aux retours évoqués vers cet espace familial, originel. Ces retours qui rompent de loin en loin la situation d'exil peuvent être présentés ou conçus comme ce qui maintient vivant le cordon rattachant l'individu à sa mère patrie. Mieux, ils semblent préfigurer le retour définitif vers cet espace qui hante l'exilé. Réactivation ici du vieux "mythe du retour"⁽⁸⁾, de l'enfant prodigue. Cette vision idéalisée et quelque peu euphorique m'apparaît, pour ce qui me concerne, comme illusoire et trompeuse puisqu'elle entretient et nourrit un malentendu. Privée de l'un ou de plusieurs de ses membres, la famille a tendance à se réformer, à fonder une nouvelle cohésion où l'absent a de moins en moins sa place.

Je tenterai de m'expliquer en puisant dans ma propre expérience. Revenant "chez moi", je ne puis faire autrement que de constater que mon espace privé, en l'occurrence ma chambre ou ce qui en tenait lieu dans le passé, a été totalement défait. Comme tel, il est disparu. Quelqu'un d'autre l'occupe à ma place, qui en fait son espace. Ce n'est certes pas une exclusion préméditée, une mise à l'écart délibérée, une punition symbolique. Tout se passe comme si, étant sorti du cercle de la famille et de l'espace qu'elle tient, je ne pouvais plus y pénétrer de nouveau. Ayant perdu ou négligé les clefs de la porte, je ne peux qu'y sonner.

Cet espace familial, retrouvé à l'occasion, je n'y évolue plus comme par le passé. En effet, entretemps, mon statut a changé, faisant de moi une sorte d'invité, privilégié certes, mais invité quand même. Ce ne sont pas les autres qui me signifient ce changement de statut, ce sont mes propres comportements qui me l'indiquent. Je suis devenu étranger à cet espace où je ne sais pratiquement plus déchiffrer les codes établis entre les membres qui l'occupent en permanence et qui régissent les déplacements et les rapports. Ces codes m'échappent totalement et me privent de cette liberté de mouvement caractéristique de celui qui est et se sent "chez soi". Je dirai que l'exil me place aussi bien hors de mon

8)- Ahsène Zahraoui,
"Le retour :
mythe ou réalités ?",
in *Maghrébins en France,
émigrés ou immigrés ?*,
CNRS, Paris, 1983.

espace familial qu'à l'intérieur. Ainsi, l'exil est plus ou moins prolongé, il introduit une distance. L'exilé est toujours à côté de son espace, jamais dedans. On pourrait alors se demander si l'exil n'est pas une autre figure, une autre modalité d'un phénomène plus vaste : la déculturation.

Une autre remarque relative aux pseudo-retours dans l'espace familial a trait au sentiment d'irréalité que j'éprouve à ces occasions et qui, à mon sens, ne peut être qu'une conséquence directe de la situation d'exil. Cet espace familial dont je me sens exclu, sans que les liens familiaux et affectifs ne soient en cause, je dirais métaphoriquement qu'il ne me porte plus, et que de ce fait je ne puis m'y assumer pleinement, c'est-à-dire à l'image des autres. Comme si, désormais, plus rien dans cet espace ne pouvait m'y structurer, me donner en somme consistance et épaisseur. Dans mon espace familial, il me semble, depuis, que je ne peux me tenir que dans un angle mort, seul espace qui m'est concédé et où je jouirais des mêmes avantages. Cette évanescence qui me confine dans l'invisibilité n'a rien de stimulant : l'angoisse qui en découle est l'une des pires expériences que génère l'exil.

© IMMédia

À Saint-Étienne.
Le manque qu'instaure
l'exil est propice
à une rêverie sur l'espace
familial.

La mort, nouvel ancrage dans le réel

Cet espace où l'on naît, où l'on vit, est aussi forcément celui où l'on meurt. Au terme de ce processus que j'ai essayé de décrire et où l'expérience vécue se livrait pour ce qu'elle était, je voudrais évoquer, pour finir, l'ultime avatar de la perception. En effet, à la suite de malheurs familiaux, il m'arrive de plus en plus fréquemment de songer à cet espace familial sous l'angle exclusif de la mort. Cette métamorphose, qui n'a rien de soudaine, est l'aboutissement d'un long cheminement interne et partagé entre un versant conscient et un second qui ne le serait pas. Nous avons tous quelques tombes. Pour ce qui me concerne, un glissement semble s'être produit qui a littéralement transposé l'espace familial vers l'espace mortuaire, à savoir le cimetière de notre village natal, Ikrourén, en Kabylie.



9)- Yassine Chaïb,
*L'émigré et la mort. La mort
musulmane en France*,
Édisud, Aix-en-Provence,
2000.

Je ne passe bien sûr pas toutes les vacances recueilli au-dessus de tombes et je n'ai pas plus qu'un autre l'humeur particulièrement morbide. Il n'en reste pas moins, cependant, qu'une substitution s'est opérée à mon insu. Je n'arrive à concevoir, à sentir l'espace familial dont je suis séparé que par le truchement, l'intercession de ces tombes. Comme si mes tombes demeuraient mon seul ancrage possible et réel, comme si le poids de mes morts était un moyen de fixer – dans tous les sens du verbe – un espace qui ne cesse de m'échapper. Comme si elles devenaient le seul équivalent absolu et symbolique de cet espace dont je suis privé. Que l'espace de mort⁽⁹⁾ a pris pour moi une grande importance, à la fois dans mon imaginaire et dans mon vécu, est un fait certain. Ainsi, j'ai hasardé une hypothèse consistant à envisager le retour de l'exilé sous l'aspect d'un retour à la terre, parce que, sans doute, est-ce le seul retour à l'espace qui soit satisfaisant pour lui, puisque de la sorte s'abolirait cette distance incompressible que j'évoquais plus haut.

L'expérience de la minorité

Par conséquent, il n'est point nécessaire d'être migrant pour vivre l'épreuve de l'exil. Définie comme "l'expérience de la minorité", elle est affaire de subjectivité : c'est se sentir petit, en danger de rupture, d'incompréhension, de brimades, dépendant vis-à-vis d'un groupe qui n'a ni les mêmes rêves, ni les mêmes préoccupations. La condition de l'exilé n'est donc pas plus réductible à une spécificité ethnoculturelle qu'elle n'est le corollaire d'un déplacement, étant tout simplement l'état fondamental de l'être. Et plus encore, la condition par excellence

Aghrib et el ghorba, deux mots pour définir l'exil

L'aspect tragique de l'exil est qu'il empêche toute stabilité ; le fait d'être sans cesse dans l'incertitude le rend particulièrement injuste. L'exil est souvent vécu sur le mode de la souffrance : "l'exilé" (*aghrib*, en arabe) vit dans la peur de l'instant et du futur, c'est son perpétuel tourment. Il y a des facteurs d'identité qui, pour l'exilé, peuvent amener à l'errance physique et mentale et les conséquences de l'exil sont terrifiantes : aliénation, maladie, violence, nostalgie, haine, racisme, perte de sens de soi. L'un des termes les plus tragiques reste celui de *maghreb* qui signifie littéralement "là où se couche le soleil", issu de la racine *ghorb* (l'ouest), racine que l'on retrouve dans *el ghorba*, "l'exil". Tout le discours de l'immigré s'organise dans la logique d'*el ghorba*, qui est associé au couchant, à l'éloignement, à l'isolement, à la nuit, à l'égarement, au malheur. Cette forme réaliste de l'exil peut être occultée par une vision idéalisée de *el ghorba* qui consiste à y associer des notions telles que la richesse, l'émancipation.

Sur ces termes *aghrib* et *el ghorba*, voir les travaux d'Abdelmalek Sayad devenus classiques, surtout *La double absence*, Seuil, Paris, 2000.

de l'homme, exilé et contraint : dans l'exclusion, qui résulte de la rupture de l'attache symbolique de l'individu à un ensemble, ou dans la consommation de masse, qui le somme d'enfourer sa singularité et ses racines au quotidien.

Lorsque je formule la notion d'exil, je la pense dans la langue maternelle et je la réfère à l'espace auquel elle s'attache et qu'elle désigne par le vide et l'absence irrémédiable. Lorsque je me pense comme un *aghrīb* (voir encadré p. 12), je donne à cet exil que je vis plus qu'une simple connotation émotionnelle. J'ai alors la très nette impression physique d'avoir amarré à mes "tripes" une portion de ce territoire qui fut mien et qui dérive au loin, tirant sur ses ancrés, qui sont ma chair. Les notions générales d'émigré-immigré ou d'émigration-immigration ne me semblent pas pouvoir rendre compte de la singularité de tous les exils vécus. Les catégorisations utilitaires impliquées par de telles notions établissent, supposent, et pire, admettent que tous les liens puissent au préalable être coupés avec l'espace originel, celui-ci n'apparaissant, dès lors, que sous la figure peu reluisante d'un immense réservoir de main-d'œuvre se déversant sans retenue aucune vers les marchés de l'emploi.

La thématique de l'exil dévoile l'urgence de la parole, la nécessité vitale des mots pour dire la souffrance, mots qui dans les romans suscités permettent de retranscrire la difficulté de se trouver face à la dérision de la vie, au terme d'une errance menant à la fin des illusions, des rêves et de la subjectivité. À travers l'exil, que celui-ci résulte d'un franchissement de frontière, d'un deuil... se vit toujours une rupture dans l'univers des références, une expérience d'étrangeté, épreuve de l'inconnu à travers laquelle se pose la question du "qui suis-je ?" ◀



Edwige Rude-Antoine, "Du père, des pères en exil"

► Dossier *Vies de familles*, n° 1232, juillet-août 2001

Abdelmalek Sayad, "L'émigration algérienne à l'heure des ruptures"

Lahouari Addi, "L'émigration algérienne au miroir de la société d'origine"

► Dossier *Jeunes maghrébins de France*, n° 1144, juin 1991

